

LE

TEMPS DÉCHIRÉ

POÈMES

SERGE KAUFMANN

O MÈRE

Ma main sur ta tête
Ma tête sur ta main
Je voulais, o mère,
De toutes mes forces concentrées
Te retenir dans la vie.
Mais tandis que ton corps haletant
Faisait encore,
Malgré son irrémédiable dérive,
Croire à la vie,
Déjà,
Déjà ce qui était toi n'était plus,
En partance pour un ailleurs insondable.

Tes cheveux sous mes doigts,
Blés moites et brisés,
Le dos de ta main brûlante sur ma joue,
Caresse inerte et distante,
Le voulais, o mère,
Par mon total arc-boutement
Suspendre le cours de ta chute abyssale.

Espérance insensée,
Désir démesuré,
Combat trop inégal.

Ton corps, o mère,
Ton corps défait
N'a cessé d'être traversé d'ondes
mortelles,
Ta voix,
Ta voix perdant sa sonorité maternelle
Est devenue psalmodie rauque et funèbre
Et tes paupières, agitées par je ne sais
Quelles terribles visions,
Sont demeurées closes,
Douloureusement,
Malgré leur tremblement.

Dans la nuit qui nous encerclait
Nous repoussant dans nos solitudes
intimes,
Tu n'as plus ouvert les yeux,
Et ton regard, o mère,
Ton regard où se lisait un amour
Aux ressources inépuisées,
Ton regard, o mère,
Si viscéralement guetté
Ne s'est pas posé,
Ne serait-ce qu'un instant
Sur ton enfant,
L'enfant que symétriquement
A ton éloignement dans la mort
Je cessais d'être

UN MATIN A VARSOVIE

Haie mortelle des soldats
Au regard plein de haine
Brandissant leurs armes immondes
Sur votre cohorte dérisoire
Hommes, femmes, enfants,
Le corps brisé par l'incompréhensible
violence
Visages incrédules
Vous marchiez les bras levés vers le ciel
Un ciel muet, plombé, sans réponse
Qui vous renvoyait, indifférent,
A votre insupportable solitude

Photographie insoutenable
Par sa violence figée
Rappel indélébile
D'un temps tragique
Où la chair lacérée
Fut incendiée
Par ceux à qui la force
Croyaient-ils,
En donnait l'implacable pouvoir
Ceux-là même,
Mais étaient-ils encore des hommes,
Qui au détour de cette rue de la ville
enfermée
Ont fixé l'image

En tête du pitoyable cortège
Toi l'enfant
Toi le petit garçon à la casquette trop
grande
Et toi sa mère
Suivant vos routes si proches
Et pourtant déjà parallèles
Vous alliez
Pressés par le flot de ceux qui vous
suivaient
Vers un temps dont vous ignoriez encore
Toute la perfectible atrocité

Toi l'enfant
Toi qui est celui que j'aurais pu être
Et que j'aime
Tu regardais devant toi
Fixement
Presque résigné
Pressentant que celle qui te réchauffait
De son corps et de sa voix
Ne pouvait désormais plus rien pour toi

Que ses bras dérisoirement levés
Ne viendraient plus t'enserrer
Et que tes mains elles aussi dressées
Ne pourraient plus jamais
Se fondre dans les siennes

Et toi sa mère
Toi sa mère qui aurais pu être mienne
Et que j'aime
Cherchant avidement autour de toi
Un regard qui te laisserait une part
d'espérance
Tu comprenais
Par ton impuissance croissante à
protéger
Selon l'élan vital
L'enfant qui marchait à tes côtés
Tu comprenais
Submergée par l'indicible terreur
L'étendue du crime qui se préparait

Mépris de l'âme
Mépris du coeur
Mépris de l'âme et du coeur

Et moi
Moi qui connais la terrible suite
Et qui sais comment vous fûtes
Dépossédés l'un de l'autre
Moi l'identique qui vous aime
Et qui naissant dans un autre lieu
Aurais suivi votre même chemin
Moi qui regarde
Et regarde encore l'image
Moi qui vous aime et vous aime

Je suis cet enfant dédoublé
Qui jusqu'aux plus lointains
prolongements de sa vie
Se souviendra et dira
Sans que puisse s'effacer la béante
blessure
Qu'un matin à Varsovie
Instant et éternité du monde
Celle qui avait donné la vie
Et celui qui l'avait reçue
La mère et l'enfant
L'enfant et la mère
Abîmés dans leurs solitudes séparées
Furent conduits à la mort.

L'AVENIR FOUDROYÉ

La mer a brisé ses miroirs
Le vent a perdu sa voix
Le ciel s'est obscurci
De ses larmes
Le temps s'est suspendu
Et la terre s'est enlisée
Au plus profond d'elle même

Le feu, ensanglanté
Par ses propres morsures,
Dévore,
En un crépitement morbide,
Ces lieux où le silence
A submergé
L'écho des ultimes clameurs

Où sont-elles les cités éblouies
Qui jadis
Traversées par les rires
Des enfants
Palpitaient de vie ?

Ruines
Ruines sédimentées dans le silence
Ruines au regard vide
Orbites énucléées
Au travers desquelles se lit,
En une fatale transparence,
L'annonce d'un avenir foudroyé.

Attente lourde
Pesanteur d'un temps
Proche de l'immobile
Ils sont élus,
Voyageurs incrédules,
Pour prendre le chemin
Hoquetant
Qui les conduira
Vers un horizon
Aux parallèles déjà brisées

O toi,
Toi que je ne sais comment nommer,
Toi l'indicible, toi l'invisible,
Mais qui, peut-être,
En un lieu insaisissable,
Nous vois et nous entends,
Toi,
Toi dont je finis par vouloir l'existence
Tant est grand le désespoir de l'homme,
Pourras-tu longtemps encore,
Indifférent à nos cris,
Nous laisser sans espérance ?

LE DEBUT DES TEMPS SANS FIN

Quand éclate le temps
Et que l'espace comprimé
Se dilate au point d'envahir
L'univers tout entier

Quand explosent les terres
Et que les fragments arrachés
S'envolent vers tous les ciels
En étoiles infinies

Quand l'homme
Pourtant inachevé
Se répète inlassablement
En d'autres hommes
Tout aussi imparfaits
Et cependant jamais
Exactement similaires

Immergé dans ma contemplation
Tour à tour effrayée puis émerveillée
Je sais, à la fois perdu et présent
Dans ces mondes projetés
Je sais, solitaire parmi la cohorte des autres
Je sais en cet instant capturé
Que nous n'en sommes
Qu'au début des temps sans fin...

HOMME, MON AMI, MON FRÈRE

Homme, mon ami, mon frère,
Toi que la vie insaisissable et capricieuse
A brutalement choisi de quitter,
Toi pour qui le temps désormais mesuré
Va s'écouler au rythme inexorable
De ses battements hésitants et pesants,
Toi qui dans le tréfonds de toi-même
Pressens sans doute ton fatal acheminement,
Tu te dresses, droit et ferme
Devant les forces obliques et ténébreuses
Qui t'assaillent

Maître de ce qui te reste de vie
Et pourtant cerné de toutes parts,
Tu te refuses, farouche, à reculer,
Heureux et fier d'avoir été
Ce que tu as voulu être.

Avant qu'épuisé par cette lutte impossible,
Ton regard jusque là si lucide,
Ne se voile
Et que happé par les ultimes tourbillons
Tu ne t'évanouisses, vaincu,
Dans les brouillards cannibales,
Sache qu'en toi
Je me reconnais
Toi l'homme,
Toi mon frère,
Toi mon ami...

AILES

Ailes
Ailes inertes
Ailes immobiles d'avant l'envol
Ailes
Ailes repliées
Ailes carguées au retour du voyage
Ailes
Ailes endormies
Ailes abandonnées au silence nocturne

Ailes
Ailes
Vous attendez inconscientes
La naissance du prochain jour
L'heure incertaine des premiers frémissements

Ailes
Ailes à nouveau palpitantes
Ailes à l'envergure peu à peu déployée
Vous vous préparez
Rassemblant vos énergies
A l'irrésistible élan

Ailes
Ailes charnelles et soyeuses
Ailes transpercées d'éclats lumineux
Ailes portées par le souffle initial
Ailes bruissantes de vie retrouvée
Vous voici
Libérées
Voguant au fil de l'écume

Puis
Puis prenant votre cap naturel
Ailes superbes et puissantes
Vous atteindrez
En une inexorable ascension
Votre espace sans limites
Et deviendrez alors
Échappant à notre vue
Vaisseaux fantomatiques
Aux contours impalpables
Traversant les temps
Au rythme régulier
Et pourtant surnaturel
De votre battement

LES ENFANTS DU GHETTO

(Chanson)

Ils s'étaient endormis
Les enfants du Ghetto
Ignorant qu'au matin
Des hommes vêtus de gris
Viendraient les emmener
Pour un lointain voyage

On les a réunis
Les enfants du Ghetto
Enfermés dans un train
Plein de pleurs et de cris
Roulant sans s'arrêter
Dans un grand bruit d'orage

O Mère, O ma Mère
Réponds -moi
Quand donc reviendra
Le temps des jeux
Près de toi
Le temps des jeux
Près de toi

Puis on les a sortis
Les enfants du Ghetto
Poussés sur un chemin
Qui tous les a conduits
Dans un lieu clôturé
Vers leur dernier rivage

Ils se sont endormis
Les enfants du Ghetto
Dans la salle aux murs pleins
La mort les a saisis
Marquant d'un sceau glacé
Leurs enfantins visages

O Mère, O ma Mère
Je le sais
Jamais, plus jamais
Le temps des jeux
Reviendra
Le temps heureux
Près de toi

SOUVENIR IMAGINAIRE (Chanson)

Souvenir imaginaire
De mon enfance
Telle une longue errance
Tout autour de la terre

Où donc étiez-vous
O vous mes frères
Dans le temps lointain
Où parmi vous je devais naître?
Etait-ce en Pologne ou loin dans la Russie
Dans une grande ville aux rues illuminées
Ou dans un quartier clos
Que bien souvent on nomme ghetto?

Jamais, jamais je ne t'effacerai
O mon rêve
Et toujours, toujours je garderai
En moi-même
Les images incertaines
De la vie qui peut-être fut la mienne.

Souvenir imaginaire
De mon enfance
Telle une longue errance
Tout autour de la terre

Ai-je à vos côtés
O frères espérés
Psalmodié sans cesse
Les mots sacrés de la prière?
-Ai-je à votre suite connu la haine noire
Les villes emmurées aux rues ensanglantées
Les ordres des bourreaux
Que froidement répète l'écho?

Jamais, jamais je ne t'effacerai
O mon rêve
Et toujours, toujours je garderai
En moi-même
Les images incertaines
De la vie qui peut-être fut la mienne

Et sans cesse avec vous que j'aime
Je chanterai, je chanterai, je chanterai:

JÉRUSALEM !

TON ENFANT

(Chanson)

Il aura fallu que passe le temps
Pour qu'un jour, en un éclat fulgurant
Te vienne, vive, l'idée d'un enfant
Il aura fallu, qu'émergeant enfin
De ton adolescence revécue,
Surgisse en toi-même l'idée d'un enfant

David ou Sarah
Il sera cet enfant
Celle ou celui que le destin voudra

Quand l'ayant conçu et qu'il sera temps
Tu sauras, entendant son cri vibrant
Qu'à la lumière est né ton enfant
Blotti dans tes bras, tu sauras enfin
Sentant contre ton corps sa douce peau nue
Que parmi les hommes est né ton enfant

Sarah ou David
David ou Sarah
Il sera cet enfant
Celle ou celui que le destin voudra

Puis au fil des des ans passera le temps
Chaque jour, par ton amour incessant,
Tu feras tienne la vie de l'enfant
Tout ce qu'il saura, viendra de la main
Que naturellement tu auras tendue
Et qui nourrira la vie de l'enfant

Sarah ou David
David ou Sarah
Il sera cet enfant
Celle ou celui que le destin voudra

Mais un jour viendra
Mère de l'enfant, qui verra ta fin,
Quittant notre terre pour un lieu inconnu
Tu resteras hors du néant
Dans la mémoire, le profond souvenir,
Dans le coeur de ton enfant

Sarah ou David
David ou Sarah
Il sera cet enfant
Celle ou celui que le destin voudra

ET SI UN JOUR

Et si un jour
Un jour du nouveau monde
Tout venait à changer ?

Si de la nuit aveugle
De la lourde nuit fossilisée
Surgissait
D'abord imprécise et frêle,
Impalpable et fragile en ses contours,
L'aube tendre
L'aube baignée de rosée
Maternelle, féconde...

Et si un jour
Un jour du nouveau monde
Tout venait à changer ?

Si des coeurs asséchés
Montait, irrésistible
La sève réprimée
Si la gangue perverse
Lentement déposée
Sur nos âmes manipulées
Venait à se craqueler
Si nos corps pliés
Sous le poids des mépris
Retrouvaient leur hauteur...

Et si un jour
Un jour du nouveau monde
Tout venait à changer ?

Si, transperçant la porte d'or,
La lumière étincelante
Invincible
Faisait pour toujours
Éclater les murailles :
Hommes, femmes
Irradiés d'espérance
Nous partirions enlacés
A la rencontre des autres
Pour une fraternelle éternité...

Et si un jour
Un jour du nouveau monde
Tout venait à changer ?

L'EAU RETROUVÉE

Quand l'homme solitaire recherchait
Pour exister,
D'autres hommes à lui-même semblables,
Quand dans l'obscurité de ses errances
initiales
Il trébuchait à chaque pas
Aveuglé par les ombres menaçantes
Qui se démultipliaient autour de lui,
Il espérait
Au détour de ses angoisses
entrechoquées,
Trouver ceux qui, à son exemple,
Cherchaient âprement
La douceur réconfortante d'un premier
chemin...

"Je marche dans la nuit
Et mon corps chaviré
S'enfonce à chaque pas
Dans le sol fuyant.
Ivre d'ignorance,
Dévoré par la peur,
Je pressens pourtant
Qu'au sein de cet indéchiffrable chaos
Une lumière infime et lointaine
M'indique, en éclats fugaces,
La route qui pourrait être mienne..."

L'homme a suivi ce premier chemin
Et rencontré,
De plus en plus nombreux,
Venant de toutes parts,
Ceux qui, comme lui,
Avaient entraperçu la lueur prometteuse...
Ils avançaient désormais d'un pas assuré
Et vont, confiants,
Vers la lumière à l'intensité grandissante.
Leurs corps s'allègent
Tandis que leurs yeux dessillés
Découvrent, émerveillés,
De nouveaux paysages...

"Je marche avec mes compagnons
espérés.
En rangs serrés,
Déchirant les brouillards oppressants,
Nous sortons insensiblement de la nuit
Pour aborder, bouleversés, d'autres
rivages..."

Mais peu à peu
Notre course depuis si longtemps
commencée,
S'épuise, inexorablement...
Pour étancher notre soif
Et redonner vie à nos corps desséchés,
Il nous faut maintenant
Tenter de franchir d'autres limites,
Aller au delà de nous-mêmes."

Alors, mettant en commun leurs énergies,
Ils ont, dans un ultime effort,
Gravi le haut barrage qui se dressait
devant eux,
Et, parvenus à son faîte,
Ont en un geste libérateur
Ouvré toutes grandes les puissantes
vannes érigées
Et redonné libre cours à ses eaux
enfermées...

"Quand, sous l'irrésistible poussée des
hommes,
Éclateront tous les barrages,
Nous boirons l'eau vive à la même source
Et cessant d'être sur la défensive,
Nous nous désaltérerons
Sans craindre que d'autres prennent notre
place.
L'eau tel un sang nouveau, inépuisable,
Se répandra en un élan impétueux
Dans nos corps et dans nos âmes,
Irriguera de douceur nos esprits assoiffés
Et fertilisera nos coeurs grands ouverts "...

Eau montante et généreuse
Tu seras pour nous tous
Une crue que rien désormais ne pourra
endiguer
Un limon d'amour qui nousensemencera
à jamais...

FEMME

Femme,
Arriverai-je un jour
A comprendre l'énigmatique
Cheminement de tes pensées ?
Parviendrai-je entêté,
A démêler les fils complexes
D'un fonctionnement
Qui sans cesse me déroute ?
Serai-je enfin à même,
Analysant mes surprises accumulées,
De saisir la logique rhapsodique
De ton comportement ?

Approche aveugle,
Rencontre abrupte et constamment repoussée
Car moi,
Moi qui me crois et me sens dissemblable,
Moi l'homme
Depuis si longtemps élevé
Dans cette orgueilleuse différence,
Comment ferai-je pour m'affranchir
De mes certitudes inculquées ?
De quelles peines
Faudra-t-il que je soies accablé
Pour accepter de me défaire
D'une supériorité devenue naturelle
Et voir nos différences
A travers le prisme sublimant de l'égalité ?

Alors,
Alors seulement,
Ayant réduit au silence mes vanités
Et renoncé à mes pouvoirs,
Porté par une respiration large et généreuse,
Je parviendrai,
Par un clairvoyance visionnaire,
A la lecture intuitive de ton âme
Et m'immergeant dans l'amour,
A l'entière acceptation de ton être.

PAROLES MURMUREES

Femme,
Tu as connu l'amour,
Le souffle rauque et chaud
De ceux qui se saisissaient de ton corps
Tu as entendu leurs cris répétés
Auxquels, et sans pudeur,
Tu as mêlé tes propres gémissements
Tu as cru en leurs paroles murmurées,
Chuchotements lourds de promesses intenable
Comme tu t'es prise au jeu
De tes élans impétueux
Passions illusoires
S'effondrant dans l'imaginaire

HORS DE TES RÊVES ENFANTINS

Femme,
Pouvais-tu imaginer
Alors que tu étais dans l'enfance
Qu'un jour, et à ton tour
Tu donnerais la vie?
Pouvais-tu imaginer,
Hors de tes rêves enfantins,
Que ton corps si fragile
Trouverait avec le temps
La force de concevoir
Et de faire entrer parmi nous
Un enfant?

Ton enfant,
A la fois image et partie de toi-même
Et image différente, singulière
T'échappant à jamais?

COMPAGNE INDÉSIRABLE

Femme

Un jour viendra

Où celle que tu crois ne pas attendre

Celle à laquelle tu ne veux songer

Celle qui depuis ton premier jour de vie

Tapie dans l'ombre insaisissable

Te guette et t'observe

T'imposera sa fatale rencontre.

Aura-t-elle longuement attendu

Te laissant ainsi, cruelle

Le temps de croire à ton éternité

Ou bien au contraire,

Jalouse de ta jeunesse

Se jettera-t-elle brutalement sur toi

Interrompant, indifférente

Ta marche juvénile et sereine?

La mort,

Compagne indésirable

Ne peut se passer des hommes

Elle redoute bien trop sa propre solitude

Pour ne pas ouvrir ses bras

Et nous emmener, élus captifs

Dans ses royaumes incertains.

A NOUVEAU SEREINE

Quand un jour
Je tomberai,
Arraché de mon corps,
Dans le grand silence blanc
Sache,
Sache toi qui auras été
Du temps de ma vie,
L'autre part de moi-même
Sache,
Sache toi si cruellement mutilée,
Que malgré mon errance
Dans les insaisissables espaces
Qui nous entourent et nous épient
Sache que sans cesse,
Et à pleine voix,
Je répéterai ton nom...
Inlassablement
Jusqu'à ce qu'enfin,
Ayant traversé tous les obstacles,
Il te parvienne
Éclatant, lumineux!

Alors,
Alors à nouveau sereine
Par ma présence retrouvée,
Tu attendras confiante
L'indicible moment
Où guidée par ma voix
Tu suivras sans coup férir
Le chemin de nos retrouvailles!

DEVENUE FEMME

Toi
Qu'au sortir d'une enfance
Confisquée
J'ai connue
Seule et désemparée

Toi
Qui avide d'une tendresse
Sans partage
As choisi, à mes côtés,
De revivre, décalée,
Ta véritable adolescence

Toi
Dont j'ai longtemps
Tenu la main
Pour t'accompagner
Dans la traversée
De ces étapes initiales

Toi
Qui peu à peu
Et librement
As su, harmonieusement,
Te dégager
De mon étreinte protectrice

Te voici aujourd'hui
Dans l'épanouissement
Lumineux de ton être
Devenue femme
Femme affirmée
Femme acceptée
Femme désirée
Femme aimée
Femme à même
D'affronter
Grâce à ta solitude
Maîtrisée
Les temps imprévisibles
Qui t'attendent

Puisses-tu cependant
Conserver
L'innocence rayonnante
De ton premier regard
Ce regard
Qui d'enfantin qu'il était
Est devenu
Parallèlement à ta métamorphose
Un regard de femme
Un regard maternel

ENFIN DESARMÉE

Femme aimante et singulière
Tes yeux étincelants
Traduisent
Dans leur langage sans détour
Ta joie remerciante
De recevoir le retour
De l'amour que tu portes
Ils annoncent,
Dans toute l'immensité de leur éclat,
Ton indomptable fidélité
Pour celui sur lequel
Confiante et enfin désarmée
Tu as un jour porté ton choix

Puissent-ils,
Lumineux traducteurs de ton âme
Conserver à jamais
Leur farouche émerveillement.

D'AUTRES MOTS

Un autre poème, d'autres mots pour te dire
Une fois encore,
Qu'au matin, quand le sommeil me quitte
Et que lentement s'ouvrent mes yeux,
Je sais, réchauffé la nuit entière par ton corps confiant
Blotti contre moi,
Je sais, malgré les heures d'inconscience dont j'émerge,
Que c'est toi que je vais retrouver !

Je sais qu'à leur tour tes yeux vont s'ouvrir au jour
Et que me découvrant à tes côtés
Ils vont me pénétrer d'un regard
Dont je ne me lasse pas d'explorer
L'amoureuse profondeur...

MON ENFANT, MON BEL ENFANT

Mon enfant, mon bel enfant,
Toi dont la vie a rythmé ma propre vie,
Toi dont les joies et les peines ont été miennes, également,
Toi,

Toi mon enfant , mon bel enfant
Qui a ton tour a su donner la vie,
Toi l'enfant devenu femme, devenue mère,
Entends à travers les mots énoncés
L'émotion que je ressens en te voyant être ce que tu es,
En contemplant ton visage
A la fois grave et joyeux,
En caressant tendrement du regard tes enfants,
Tes beaux enfants,
En souriant fraternellement
A celui que tu as choisi pour tracer ton chemin.

En cet instant, face à vous tous,
Je sais que nous ne nous oublierons pas,
Je sais, mon enfant, mon bel enfant,
Qu'à travers vous s'enrichira,
Et pour longtemps encore,
La vivante mémoire de ceux que nous avons aimés.

Mon enfant, mon bel enfant....

LES COEURS OUBLIÉS

Voici des temps et des temps,
Que l'homme,
Fils et fille de l'homme,
Fait de chair et de sang,
Et fait aussi,
Mais le sait-il,
De coeur et d'amour,
Combat et soumet sans cesse
D'autres hommes, d'autres femmes,
Eux aussi fils et filles de l'homme.

Guerre, haine et mort,
Telles sont, rougeoyantes,
Les marques profondes et régulières
De son histoire.
Marques indélébiles et sanglantes
Que rien ne parvient à effacer,
Que rien, semble-t-il,
Ne peut dérouter.

Et pourtant,
Pourtant il arrive parfois
Que se lèvent de par le monde,
Seuls et fragiles,
Des hommes et des femmes
Qui devant cette fuite désespérée
Offrent leurs vies
Pour que s'arrête,
Ne serait-ce qu'un instant,
La marche fatale.

Laissant alors de leurs coeurs oubliés,
Surgir, devastateur,
L' élan d'amour si longtemps retenu,
Ils inondent de lumière
Tous ceux qu'ils approchent,
Tous ceux qui viennent à leur rencontre,
Les entraînant peu à peu
Dans un irrésistible
Tourbillon fraternel,
Où l'homme,
L'homme fils et fille de l'homme,
Réintègre enfin
Un corps fait de chair et de sang
Et aussi,
Et pour toujours,
De coeur et d'amour !

LES APPARENCES INCERTAINES

Tandis que sans cesse, et vainement,
Je tourne et retourne sur moi-même
A la recherche d'un équilibre qui m'a été
retiré,
Le temps, lui, indifférent à mon agitation
désordonnée,
S'enfonce, inexorable me semble-t-il,
Vers le terme de mon avenir.
Au travers du pesant brouillard
Qui peu à peu m'entoure et m'aspire,
Je discerne cependant
En violentes fulgurances,
Les images colorées de mes espérances.
Celles qui dominant sont les visages
tendres
De ceux qui m'ont entouré,
De tous ceux qui m'ont accompagné
Avant que tente de m'emporter la fatale
spirale.
Regards clairs et lumineux qui se posaient
sur moi,
Me réchauffaient et me donnaient une
ardente confiance.
J'étais alors certain, protégé par cet amour
donné,
Enveloppé par des tendresses
convergentes,
Que rien ne pouvait véritablement remettre
en cause
La marche heureuse de ma vie.
J'allais ma route, droit et assuré,
Maître de mon corps, l'esprit libre et
conquérant :
Je me pensais invulnérable !
Mais un jour, et sans pour autant être
abandonné
Par ceux que j'aime et qui m'aiment,
Mon corps que je croyais pourtant mon
ami,
Mon corps séparé, a commencé sa lâche
trahison.
Peu à peu, insidieusement,
Par sa sourde délitescence,
Il s'est défait de mon emprise
Et au terme d'une lente érosion,
S'est saisi du pouvoir.
Ainsi donc,
Je n'étais pas l'invincible que je croyais
être,

Ainsi donc,
Se brisait ma folle certitude d'éternité...
Vais-je maintenant,
Douloureusement meurtri par cette
découverte,
Renoncer à poursuivre ma marche ?
Vais-je, désespéré par l'imprévisible
renversement,
Abandonner le chemin que très fidèlement
Je suivais depuis si longtemps ?
Vais-je, avouant ma subite impuissance,
Me réfugier dans l'inaction, le silence
oublieux ?
Ou bien encore, dans un ultime sursaut
d'orgueil,
-mais en serais-je vraiment capable-
Vais-je imaginer de mettre une fin
A ce parcours jusque là vécu en pleine
lumière
Et choisir de rejoindre la nuit ?
Interrogations amères et confuses
Mais aussi complaisance morbide,
Car au fond de moi je sais, en vérité,
Que malgré mes angoisses découvertes,
Que malgré ce temps aux apparences
incertaines,
Est prêt à jaillir, incoercible,
Venant du tréfonds de mon être,
Un puissant cri de vie !
Pour le libérer, pour qu'il puisse éclatant,
Retentir à nouveau,
Il faut que fraternellement
Je me réapproprie ce corps séditieux,
Que je lui offre la paix qu'il demande,
Que j'écoute et accepte, dépouillé de toute
vanité,
Le message impérieux qu'il me délivre.
Alors,
Alors quand enfin je me serai réuni,
Quand enfin mon âme et mon corps,
Mon corps et mon âme,
Auront, sans hégémonie, assuré leurs
justes places,
Alors,
Alors seulement,
Remontant irrésistiblement des abîmes
Où j'aurai passagèrement séjourné,
S'élancera, flamboyant,
Le chant de mon unité retrouvée !

UN JARDIN D'AMOUR

Je pense parfois à un lieu inconnu,
Suspendu dans l'espace,
Où se retrouveraient,
Après avoir achevé leur temps de vie,
Ceux qui se sont vraiment aimés.

Une sorte de jardin ombragé,
Riche des senteurs les plus douces,
Où, mon tour venant,
M'attendraient, sereines et souriantes,
Celles qui de leur vivant
M'ont donné tout leur amour.

Retrouvailles impossibles je le sais,
Visions irréelles,
Espérances hélas chimériques !

Et pourtant,
Pourtant je voudrais tant qu'il existe
Cet espace d'amour,
Je voudrais tant qu'il existe
Cet îlot d'éternité.

Car alors je te retrouverais
O ma Mère !
Arrivant près de toi,
Ebloui par ton regard si longtemps attendu,
Je m'offrirais sans défense,
A tes caresses maternelles
Et, paradoxe, prendrais goût à ma mort.

Et puis je vous retrouverais, vous aussi,
Vous, les mères
Qui ont précédé la mienne,
Et qui, avec des gestes tendres,
Des paroles d'une infinie douceur,
Ont lumineusement marqué
Une part de ma vie.

Ensuite, à vos côtés,
Femmes retrouvées,
J'attendrais en vous tenant par la main,
Marchant d'un pas léger,
Transporté par une indicible émotion,
Celles et ceux
Qui à leur tour
Viendraient nous rejoindre.

Chaîne de tendresse
Plongeant dans le temps,
Filiation élargie
Qui réunirait
En une chaleureuse et bruisante
assemblée,
Les hommes et les femmes
Par lesquels se serait transmis
Dans toute sa pureté,
L'élan d'amour initial.

Visions irréelles,
Espérance chimérique, je le sais,
Et pourtant,
Pourtant je voudrais tant qu'il existe,
Suspendu dans l'espace,
Ce jardin d'amour,
Je voudrais tant qu'il existe
Ombragé et parfumé,
Cet îlot d'éternité
Où se retrouveraient,
Après avoir achevé leur temps de vie,
Ceux qui se sont vraiment aimés.

MA MORT, MA VIE

Pourquoi,
Dans l'obsédante succession
Des jours et des nuits,
Suis-je à ce point-là
Poursuivi par l'idée de ma mort ?

Pourquoi,
Incapable de me défendre,
Incapable de réorienter ma pensée,
Suis-je conduit, désarmé,
A sans cesse y songer ?

Serait-il brutalement parvenu à son terme
Le temps de vie qui m'a été imparti
Par je ne sais quel étrange et invisible comptable ?
Ou bien alors, devrait-il,
Mon corps aujourd'hui amoindri,
Se détruire davantage encore
Et m'entraîner, irrésistiblement,
Dans une totale dissolution ?

Perspective incertaine, en vérité,
Éminemment contradictoire,
Car dans le même temps
Je ressens sur moi,
La tendre brûlure d'un amour incandescent
Riche de ses exigences réciproques,
L'incomparable et vitale présence de celle
Enfin découverte et précieusement retenue,
De celle avec qui je partage ma vie,
De celle que j'ai choisie,
De celle qui m'a choisi.

Lien puissant,
Connivence absolue
Qui me tient debout,
Et sans doute me protège de moi-même.

LA MEMOIRE ENSEVELIE

Il est des jours
Où plus que d'autres
Je ressens l'impérieux besoin
De retrouver les souvenirs ensevelis
De mon passé.

Concentré sur moi-même
J'attends, prêt à cet étrange face à face
Le surgissement de ce que je fus...

D'abord éparses et lointaines,
Imprécises et fragiles,
Les images éclatées
Qui envahissent ma mémoire
Recomposent peu à peu
Des fragments d'évènements
Dont je m'efforce de fixer
L'éphémère et fulgurante apparition.

EPITHALAME

Un homme, une femme
Une femme et un homme

Ils sont sortis de la bruissante enfance
Ils ont traversé la tumultueuse adolescence
Ils ont choisi aujourd'hui
Poussés par l'élan ancestral
De poursuivre ensemble
Les chemins de leurs vies

Un homme, une femme
Une femme et un homme
Que l'amour insondable a réunis.

C'est à deux qu'ils vont maintenant
Découvrir de nouveaux territoires
C'est à deux qu'ils vont s'ouvrir au monde
Et poser leurs lumineux regards
Sur ceux qui les entourent.

Dans leur intime recueillement
C'est à deux
Qu'ils vont ensemençer notre terre
Et nous offrir, récolte palpitante,
Un homme ou une femme
Une femme ou un homme
Qui un jour, et à son tour,
Rencontrera celle ou celui
Que la vie lui aura destinés

Un homme, une femme
Une femme et un homme
Pour que sous le puissant signe de l'amour
Se perpétue notre précieuse humanité.

RENAITRE

En cette heure suspendue
Où je viens de sortir de la nuit
En cet instant fragile encore
Où je retrouve, ébloui,
Les lumières d'un jour renaissant
Je voudrais,
Plongeant au plus profond de moi-même,
Dire et chanter
Combien je veux vivre pleinement
Le nouveau temps qui m'est offert,
Dire et chanter
Combien je me sens riche et nourri
De l'amour que j'ai reçu de ceux qui me sont chers
Et plus riche encore
De pouvoir aujourd'hui
Leur en offrir le retour.

En cette heure suspendue,
Toute frissonnante d'avenir,
Je veux aussi dire et chanter
Combien je suis pénétré de celle
Avec qui je partage les temps alternés
De mon existence grave et joyeuse,
Dire et chanter
Combien j'aime à précéder ses désirs
Et comment,
Attentive à celui qu'elle a choisi d'accompagner pour la vie,
Je reçois de sa part
Les gestes et les paroles
Issus des entrailles même de l'amour.

MADRIGAL

Pouvais-je imaginer dans la solitude protectrice, où, pour oublier le monde,
j'avais choisi de m'abandonner,
Pouvais-je imaginer dans cette sorte de nuit, où pour fuir un temps décevant,
je m'étais volontairement laissé aller au sommeil,
Pouvais-je imaginer malgré toutes ces défenses hérissées,
que le destin généreux,
se préparait secrètement à m'offrir un avenir lumineux et joyeux :
Celui si ardemment espéré, d'une VRAIE rencontre,
de TA rencontre O mon amour !
Merveilleuse offrande en vérité, car dès que je t'ai vue,
j'ai su, dans l'échange fulgurant de nos regards, que nous allions, ensemble,
partir pour un long voyage...
Nous avons alors pris le large à bord d'un navire intrépide
aux voiles blanches, lumineuses, élancées vers le ciel,
avec pour horizon celui infini de tes yeux étincelants !
Etendu à tes côtés, bercé, par la houle maternelle de ton corps,
j'ai pris dans la mienne ta main tendue pour sceller notre union d'amour éternel.
Portés par la commune palpitation de nos émotions, nous avons alors ,
au travers d'un périple vagabond,
redécouvert, éblouis, les mondes qui nous entouraient...

UN TEMPS DE SILENCE

Source généreuse
Que je croyais inépuisable
Tant, et depuis si longtemps,
Tu me comblais
Par ton irrésistible jaillissement :
Des notes et des mots
Des mots et des notes
Dans un flot
Tout à la fois paisible et puissant.
Et puis,
Et puis subitement,
Source énigmatique,
Ton fertile courant
Si nécessaire à ma vie
S'est peu à peu résorbé
Me laissant
Dans la désespérance
D'une possible stérilité ...
Te serais-tu tarie
Epuisée de m'avoir
Maternellement tant accordé ?

MAHEVA

Quand je t'ai vue
Encore inconnue
-Ô Maheva, car tel est ton nom-
Lovée dans le fauteuil
Auquel tu es pour toujours condamnée,
J'ai voulu,
Subitement poussé
Par une force irrépressible,
Entrer dans ton silence.
Totalelement concentré,
Poussé par cet élan fraternel,
Je suis alors venu à ta rencontre :
On m'a dit ton nom
J'ai dit le mien...
A cet instant,
A cet instant gorgé d'humanité
Tu as levé la tête,
Tu m'as regardé et tendu la main !
Bouleversé par cette communion tant désirée,
Je l'ai saisie et embrassée
Avec la dévotion que l'on porte aux objets
les plus sacrés.
Depuis ce jour béni
Je me demande
-Ô Maheva, car tel est ton nom-
Si dans les tréfonds de ta mémoire
Tu te souviens de mon visage
Comme je me souviens du tien.

